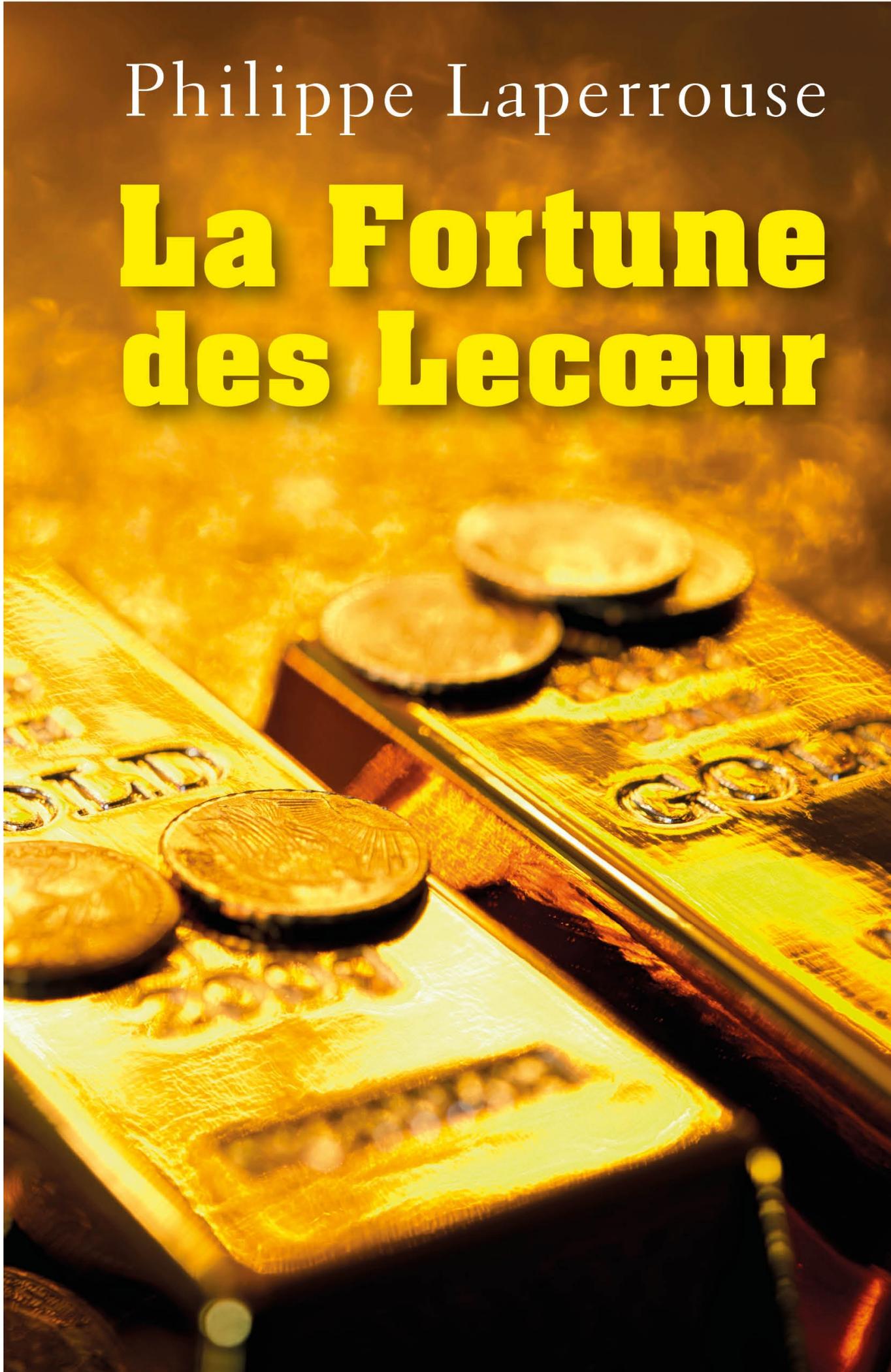


Philippe Laperrouse

La Fortune des Lecœur



Philippe Laperrouse

La Fortune des Lecœur

© Philippe Laperrouse, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7435-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

1.

Ma famille était ultra-riche. Pas riche, mais ultra-riche. Il y a une différence sur laquelle je reviendrai.

Nous vivions à Borga, capitale de la Borgalie, et plus précisément dans le luxe de l'hôtel particulier légué par nos ancêtres : les Lecœur. Vingt-six chambres sur cinq étages, toutes équipées de salles de bains. Mon père avait construit plein de trucs qui ne servaient à rien ni à personne ou presque : jacuzzi, hammam, espace de massage... Ma mère en était la seule utilisatrice, une fois ou deux par semaine. Les équipements de sport restaient inoccupés la plupart du temps.

Souvent, dans les couloirs, je croisais des gens silencieux, à l'attitude guindée, dont les pieds glissaient furtivement sur la moquette. Il se trouvait toujours quelqu'un pour me rappeler qu'il s'agissait de membres du personnel et que mes marques d'étonnement n'étaient pas de bon aloi. Un jour, je fis un caprice pour dénombrer les pièces moi-même. J'avais sept ans, je crois, et j'ai accompli le tour du propriétaire avec Marie-Amélie, la gouvernante. À la vingt-cinquième porte, j'ai hurlé et tapé du pied pour recommencer le comptage parce que je pensais m'être trompé. Je fus privé de dessert.

Je suis Oreste Lecœur, 41 ans. Je suis né le 26 décembre 1979. Le fait qu'Oreste Lecœur ait trouvé place parmi les huit milliards d'êtres humains, ce fut en soi un évènement tant mes parents étaient occupés par leurs affaires et leurs commerces. On parla d'un regrettable accident de parcours.

Avec un nom comme le mien, j'aurais pu penser dès l'âge de l'école primaire que la suite allait être intense et tumultueuse. Ce ne fut pas le cas. Comment raconter une existence dans laquelle il ne s'est rien passé pendant les vingt-deux premières années ? Je n'ai connu ni enfance ni adolescence, ni rien qui y ressemble. Mes parents et surtout les domestiques se démenaient pour qu'il ne m'arrive aucun désagrément, mais aussi aucun plaisir. Je peux affirmer que j'ai vécu pendant cette période une vie dont la vacuité était solidement organisée.

Mon éducation de jeune homme fut consacrée à l'étude – les bons jours –, et surtout par la croyance que le seul nom de Lecœur me mettait à l'abri de tout évènement fâcheux et de tout travail fastidieux. Mon entourage me prépara activement à l'ignorance de toute contrainte matérielle. Je n'avais aucune idée de

ce que signifiait l'expression *faire un effort*, tant le quotidien dans le palais de ma famille était doux et facile pour les enfants. Entre tapis d'Orient, rideaux en tulle de Valenciennes brodés de rose, meubles en bois massif d'inspiration ancienne, canapés ou fauteuils dessinés par des spécialistes de la haute couture, je me pavanais dans une paresse nonchalante et la méconnaissance complète des conditions d'existence du peuple borgalien. Cette ambiance me convenait parfaitement : je cultivais avec sérénité et inconscience mon indolence naturelle. Puisque personne ne m'avait proposé un objectif à atteindre, je ne voyais pas la nécessité de m'en imposer un. Si l'éducation consiste à conduire le jeune garçon à s'interroger sur le monde et lui-même, on peut dire que j'étais victime d'une sorte de non-éducation.

Je ne posais aucune question qui aurait pu troubler la quiétude de la maisonnée pour la bonne raison que je quittais rarement ma chambre. Mon horizon géographique était borné par les immeubles haut de gamme que j'apercevais entre les rideaux, entourés de jardins luxuriants qui bordaient l'avenue où nous habitions. En dehors des murs familiaux, j'imaginai bien qu'il existait des hommes et des femmes, peut-être des enfants, mais je n'éprouvais aucune curiosité d'en savoir davantage à leur propos.

Jusqu'à l'âge de 11 ans, la construction de mes connaissances fut l'œuvre du très catholique abbé Sicard qui venait trois heures par jour pour m'enseigner avec une compétence approximative toutes sortes de choses, surtout celles qui l'intéressaient. Le prêtre avait une obsession : les cartes géographiques. Lorsque nous nous penchions sur l'une d'elles, je vivais un rare moment d'excitation. J'étais fasciné par le fait qu'il existe loin, très loin, des endroits avec des routes, des forêts, des rivières. Bref... le monde.

Mon père et ma mère avaient jugé le père Sicard suffisamment savant pour me communiquer l'essentiel de ce qu'il fallait connaître, à part un détail qui leur faisait peur : le peuple.

Pourtant, il advint un moment où la culture de l'abbé Sicard rencontra ses limites. Lui-même avait épuisé sa collection de cartes géographiques. La question de m'envoyer au collège se posa. Ma famille n'imaginait pas que je puisse côtoyer des enfants de travailleurs, accusés *a priori* de toutes sortes de vilénies. Le choix de mes parents se porta sur l'établissement Sainte-Marie. Le principal de la structure, l'abbé Adrien Pallard, fut convoqué par mon père et reçut ses instructions. Le prêtre fut prié de m'éviter la fréquentation de

chenapans que je pourrais rencontrer dans son école, la plus huppée du pays. Adrien – c’est ainsi que nous le nommions – s’acquitta parfaitement de sa mission, en me collant aux basques deux de ses sbires à chaque récréation de manière à ce que je m’amuse sagement, c’est-à-dire dans l’ennui le plus pénible. Je ne me liais avec personne. Les autres enfants me méprisaient et je leur rendais bien. Mon absence de considération pour autrui confinait à l’autisme.

Une telle éducation, dépourvue de tout effort de socialisation, ne me préparait pas à grand-chose, ce qui n’avait aucune importance, puisque la fortune familiale me permettrait de vivre jusqu’au bout de mes jours dans le plus grand dénuement de relations affectives.

Pourtant, mon père craignait probablement une certaine addiction de son fils à la magnificence et à son corollaire, l’oisiveté. Lorsque j’obtins mon diplôme de fin d’études secondaires, il prit sa grosse voix pour me faire savoir qu’il était temps de comprendre que *tout ça ne tombait pas du ciel*. Comme ce fut l’une des rares fois où il s’intéressa à moi, le discours me parut bizarre, je lui prêtais donc l’oreille. Pour lui, le mieux était que j’entre à l’École des dirigeants et cadres supérieurs – l’EDCS –, alors que je me serais contenté d’une modeste licence en droit, puisque j’avais remarqué que les juristes se satisfaisaient de connaître et répéter ce qui existait dans des livres bien écrits : les codes.

Pour la première fois, l’occasion m’était offerte d’observer les autres de très près.

Les frais d’inscription à l’EDCS étaient calculés de manière à rassurer les familles les plus fortunées : leurs rejetons se retrouvaient entre camarades bien élevés, c’est-à-dire ignorants des affres de la vie en société. Mes enseignants m’attribuèrent un coefficient de sympathie proportionnel aux contributions financières de mon père à la caisse de l’école. Certes, ils furent troublés par mes lacunes en culture générale, mais ils s’empressèrent de louer ma spontanéité et ma pensée originale qui leur semblaient annonciatrices d’un avenir prestigieux.

Un élément me distingua très précocement de mes camarades de promotion : l’argent. Ils étaient tous bien nantis, mais dans la hiérarchie des grandes fortunes, ma famille surclassait toutes les autres, ce qui me valait d’être regardé comme un astre stratosphérique. Le problème, c’est que je n’avais jamais eu le plus petit contact avec une réalité budgétaire puisque tout m’était acquis sans la moindre peine et sans que j’aie à me préoccuper du coût monétaire qu’entraînaient mes

caprices de gamin.

Mes congénères passaient leur temps à comparer le niveau des fortunes de leurs papa et maman avec un sérieux confondant. Je fus subjugué par l'intensité de leurs efforts dans l'étude des meilleures manières de faire fructifier leur patrimoine familial. Certains trouvèrent que mes sourires condescendants étaient déplacés.

En affichant une certaine indifférence à l'énormité du pouvoir d'achat de leurs géniteurs, je fus considéré par la plupart de mes collègues comme un original à la limite de la dangerosité. Je ne méprisais pas la prospérité et le confort qu'elle m'apportait, mais je véhiculais l'idée que la fortune des Lecœur se renouvelait d'elle-même sans que mon père ne se donne d'autre peine que de paraître. Pour moi, avoir plus d'argent que ma famille en possédait était une question sans objet. Je devins donc de plus en plus infréquentable. Ne pas vouloir toujours plus était un motif d'exclusion des petits cercles qui se formaient et qui plus tard se transformeraient en réseaux de relations entre riches. Ma décontraction ne suscita qu'un écho favorable : la rencontre de Jean Lelatre, avec lequel je sympathisai.

Jean était le seul avec lequel je pouvais ne pas parler de fric ou de géopolitique sans passer pour un rustre. Sa famille, d'un milieu modeste, s'était lourdement endettée pour l'autoriser à suivre les mêmes études que moi. Pour les autres élèves, il était une sorte d'erreur de casting plus ou moins inévitable... ou mieux : un alibi qui permettait de sauvegarder l'image sociale de l'école. Lui s'intéressait essentiellement au foot ; il était drôle et d'un chauvinisme décomplexé quand son équipe entrait en jeu.

En fin de scolarité, il était d'usage de présenter les résultats d'un mini-projet que les étudiants avaient construit et géré durant les deux années précédentes. Les dossiers rédigés par nos camarades de promotion décrivaient tous des affaires florissantes et révélaient de futurs grands managers. La nôtre fut la seule qui se solda par un fiasco retentissant, ce qui ne fut pas un motif suffisant pour déstabiliser Jean. Devant le jury final, au lieu de nous pavaner en mettant en exergue la profusion des profits réalisés par notre microentreprise, Jean se lança dans une analyse approfondie des raisons de nos échecs avec une conviction tonitruante.

Devant l'originalité de la démarche, les membres du jury s'inclinèrent. Le

président, un peu ébahi par l'aplomb de Jean Lelatre et très motivé par ma seule présence, convint que c'était en se trompant qu'on apprenait le mieux.

À la sortie de l'école, mon père me fit entrer sans difficulté chez Bonnichet, un promoteur immobilier de ses amis.

En résumé, jusqu'à l'instant où je pénétrai dans un bureau luxueux dans lequel je n'avais rien à faire, j'avais suivi un cursus sans intérêt.

Le premier évènement de ma vie digne d'être rapporté se produisit le 10 février 2001, vers 1 heure du matin. J'avais vingt et un ans. À cette heure-là, les autres éléments de la famille avaient leurs habitudes. Ma sœur Alicia sortait du lit du chef de garage en croyant que personne n'était au courant de ses frasques. Ma mère jetait ses derniers jetons sur le tapis de son casino préféré.

C'est ce moment que Roger, notre majordome, choisit pour me tirer de mes couvertures et m'annoncer la mort de mon père dans un accident d'avion. Il neigeait depuis la veille. L'appareil s'était écrasé cinq minutes après son décollage de Moscou. Comme d'habitude, les Russes expliquaient déjà dans les médias que ce n'était pas leur faute et qu'il fallait plutôt regarder du côté des Chinois ou des Américains, voire des Iraniens.

À vrai dire, la nouvelle ne me bouleversa pas. Pour être clair : j'éprouvai de la peine à avoir de la peine. Mon père était un homme d'affaires pressé qui sillonnait la planète sept jours sur sept. La dernière fois que je l'avais vu, c'était deux mois auparavant, le 26 décembre. Il avait honoré de sa présence le déjeuner de famille organisé par ma mère. Enfin... je devrais dire qu'il s'était assis à table le temps du dessert, car sa conférence audiovisuelle avec le palais de Buckingham s'était un peu éternisée. Personne ne s'étonnait que nous marquions la fête religieuse vingt-quatre heures après le restant de la planète, puisque la veille, mon père avait eu un rendez-vous incontournable à l'autre bout de la terre. En Indonésie, je crois. Accessoirement, il fallut lui rappeler discrètement que la date de ce jour était aussi celle de mon anniversaire, et de ma majorité.

Je ne voyais pas beaucoup plus Yolande, ma mère, qui promenait ses tenues luxueuses de bals en parties de pince-fesses, en passant par les allées du Casino où elle était particulièrement populaire en raison de la fortune qu'elle laissait sur le tapis vert. Ses journées commençaient vers 15 heures. Après sa collation, elle recevait un tas de rendez-vous dont l'objectif commun était de s'occuper de sa personne. Avant d'entrer en action, coiffeurs, masseuses, podologues,

maquilleuses faisaient antichambre dès la fin de ce que les gens normaux appellent « la matinée ».